

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 42

Artikel: Pèdze à la gare
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202746>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, La Chaux-de-Fonds.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, chan-
gements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue
de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de
1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre),
à tout abonné nouveau pour l'année
1906.

On inaugure.

Nous partons de la place St-François, dames,
demoiselles, messieurs, enfants, dans cinq ou
six voitures de tramways, décorées de dra-
peaux. On dirait une noce villageoise. Tous
les gens s'arrêtent à notre passage et nous
escortent, un moment, de regards envieux.
Ils ont l'air de se dire : « Pour sûr, en voilà
qui ne vont pas à un enterrement ! »

Un employé crie :

— Les billets, mesdames et messieurs, les
billets !

Et déjà quelques personnes mettent la main
à la poche.

— Qu'est-ce que vous faites-là ! exclame un
membre de la direction des trams, qui veille à
la bonne marche du convoi. Vous savez bien
que les invités ne paient pas !

— Ah ! tout ce monde est invité ? observe
l'employé, surpris.

— Oui, tout ce monde.

— Bon, alors !

— Il est si rare, aujourd'hui, de n'avoir pas
à mettre la main au portemonnaie, fais-je à
ma voisine.

— Oui, plaignez-vous, messieurs les journa-
listes ; pour vous, c'est le contraire qui est
vrai. Vous allez partout à « l'œil », comme on
dit.

— A l'œil ! à l'œil ! Mais, chère madame, et
le compte-rendu ! C'est de la monnaie de singe,
peut-être ?

— Je n'ai pas dit cela. Oui, ... c'est vrai, ... il
y a le compte-rendu.

Curieux tout de même, nos chers lecteurs
et lectrices !

Arrivée à Renens. Tout le monde descend.

— Ah bonjour, vous en êtes aussi ?

— Eh oui. Et en bonne compagnie, vous
voyez ; des conseillers d'Etat, des municipaux,
de hauts fonctionnaires, toute la finance...

— Et ces dames, donc ?

— C'est le bouquet !

Des prés verts, un bon diapré par l'automne,
des murs blancs, des toits rouges, une grande
cheminée qui fume, une « sirène » qui salue
bruyamment notre arrivée ; ainsi nous appa-
rait la fabrique.

A l'entrée, dans un costume tout chamarré
de galons d'or, un nègre, pas noir, mais,
comme ça... nous l'aurions cru en chocolat,

s'il ne nous avait, au passage, salué d'une
profonde révérence.

— Oh ! qu'on sent bon, ici ! s'écrie une dame.
C'est vrai : on sent le chocolat.

La fabrique, peinte en blanc, légèrement
teintée de bleu, très claire, avec ses grandes
verrières, d'emblée plaît à l'œil. Et puis,
toutes ces machines à faire le chocolat sont si
propres, si gracieuses dans leurs formes
et dans leurs mouvements. On les regarde ac-
complir leur œuvre avec un plaisir égal, pres-
que, à celui que l'on éprouve à suivre les
doigts agiles d'une jeune fille occupée à quel-
que travail délicat.

— Mesdames et messieurs, vous voyez ici la
fève de cacao ? Regardez-la bien. Vous l'avez
vue ?

Passez muscade ! Quelques tours de roue.

— Veuillez vous servir, mesdames et mes-
sieurs, voici des fondants délicieux, voici de
croquantes tablettes.

Et l'on en fait comme cela douze cents kilos
par jour.

Ça ne va pas tout à fait aussi vite et aussi
facilement que je vous le dis, mais c'est mer-
veilleux, quand même, merveilleux !

Dans une vaste pièce, décorée de feuillage,
et où viendra, demain, s'installer le joyeux
essaim des plieuses et des « paquetteuses »,
des tables sont dressées à l'intention des invi-
tés. Vin, thé, chocolat sous toutes les formes,
sont là à profusion.

Partout, des pyramides de cartonnages élé-
gants tentent la gourmandise. On est prié de
se servir.

A côté de moi, une dame remplit son ridi-
cule — celui des grands jours — de paquets
ronds, ovales, carrés, oblongs ; toutes les varié-
tés de la maison sont représentées. Puis, pour
garnir les vides et prévenir le ballotement, la
dame vide encore dans le sac une assiettée de
fondants.

Sa voisine la regarde d'un air effaré. « Ah ?
c'est comme ça », se dit-elle bien sûr, car
aussitôt elle en fait autant. Il faut se hâter pen-
dant qu'il en reste.

A une autre table, c'est un monsieur qui
met à contribution toutes les poches de son
pardessus.

En se faufilant à travers cette foule, qui se
presse autour des étalages, on éprouve, par-ci
par-là, des contacts bizarres et inaccoutumés :
angles vifs, surfaces planes ou convexes, mol-
les ou résistantes.

Tout cela, sans doute, c'est la part des en-
fants qu'on a laissés à la maison. Pauvres en-
fants ! s'ils ne connaissent pas les attraits, déjà
réputés, des chocolats Ribet, ce ne sera pas la
faute de leurs parents.

— C'est encore la meilleure des réclames !
nous dit un monsieur qu'on prendrait vrai-
ment pour le « Bon-Enfant » en personne.

Il est certain que c'est une excellente récla-
me ; un peu coûteuse, par exemple.

Seulement, il ne faut pas faire comme un de
nos amis, qui avait, en partant, promis à ses
enfants de leur rapporter un peu de chocolat,

et qui ne se souvint de sa promesse qu'au re-
tour, devant sa porte même.

Prestement, il redescend l'escalier, court au
magasin, achète un paquet de fondants, et
remonte chez lui, tout heureux.

— Eh bien, lui demande sa femme, c'était
joli, cette inauguration de la fabrique Ribet ?

— Très joli.

— Vous avez été bien reçus ?

— Admirablement.

— La fabrique est-elle bien installée ?

— Oh ! très bien, très bien, très bien !

— Tu nous as rapporté du chocolat, papa ?

— Oui, mes chéris ; tenez, le voici.

On fait sauter la ficelle, on enlève le papier...
c'était une boîte de fondants Suchard.

J. M.

A la montée. — Deux bambins reviennent
de l'école. « Je m'étonne, fait l'un, pourquoi la
seconde moitié de la leçon est toujours plus
longue que la première ? »

— C'est que la grande aiguille de l'horloge a
plus de peine à marcher de la demie à l'heure
que de l'heure à la demie, puisqu'elle est à la
montée.

Le vœu suprême. — David Quignolet à son
lit de mort :

— Ecoute, Françoise, si tu te remaries quand
j'aurai passé l'arme à gauche, prends le gros
Jules de la Capite ; il me redoît nonante-deux
francs.

Pèdze à la gare.

François Lemoëlleux rencontre son vieil ami
Pèdze devant la gare de Lausanne : « Te bom-
barde-t-y pas ! C'est encore toi, Pèdze ? Je te
croyais reparti. »

— J'ai manqué le convoi.

— De ta belle-mère ?

— Kaisè-tè ! Elle n'est pas encore décidée à
s'en aller pour la toute. Je parle du chemin de
fer.

— Tu voulais prendre le premier train ?

— Pardine ! Et que j'étais bien à temps. Mais
voilà-t-y pas, comme je m'amène tranquille-
ment pour traverser la voie, qu'un employé se
met à beugler : « Cet animal ! veut-y pas se
faire écraser pour que les C. F. F. paient des
rentes à sa bourgeoisie ! » Et pi qu'y m'accro-
che par les pans de mon habit. Naturellement
que je me retourne pour lui demander poli-
ment une explication ; mais y traçait déjà
après un Anglais. Et quand je me reretourne,
cra, cra, cra ! voilà l'express de Genève qui se
plante devant mon nez, pendant que, de l'autre
côté, mon train siffle et s'embrise sans moi.

Au fond, que je me dis, mieux vaut ça que
d'être coupé en deusse. Je vas prendre un
verre sur la peur, ensuite j'achèterai un bis-
cotte pour la Rosalie, ça l'amadouera. Je vais
donc m'attabler, et comme j'avais bien le
temps, je me mets à pioncer d'un œil, après
m'être bien calé l'estomac d'un demi de
vieux. Bon, un peu plus tard, je vois qu'il est
devenu dix heures. Je me fais : « Si tu veux
pas avoir soif en route, c'est le moment de te
réconforter un brin » J'aime pas les mélan-

ges; je reprends donc un demi du même. Puis, je redescends à la gare. C'te fois, que je me dis, on prendra ses précautions. J'avais le temps et pensais attendre mon train de l'autre côté. J'arrive. Je veux donc traverser sur l'autre trottoir. Mais v'là qu'un embougné de saucisse me barre le passage:

— Ousque vous allez? qui me fait.

— Sur le train de St-Maurice.

— Voyez-vous pas qu'il est pas là, spèce de niobet! Vous avez une demi-heure à attendre.

— Que ça vous fait que j'attende ici ou là-bas?

— Oui, pour qu'un botasson de votre calibre se fasse aplatis par un train en manœuvre! Fichez-moi le camp et ne raisonnez pas!

Y avait par là un bien beau gendarme qui me reluquait; aussi, j'ai pas pipé le mot et j'ai filé à droite sur le buffet pour m'en donner la contenance d'un homme qui a du foin dans ses bottes et qui sait comment tuer une demi-heure. Je n'avais rien fait de mal; mais, quand j'ai mon habit de cérémonie, je ne me sens pas à mon aise, et ce gendarme, ça me creusait l'estomac, y fallait ça combler. Bon. Je prends un demi au buffet. Ça me fit du bien, et, pour ne pas rester sur la soif, j'en recommande un second.

Y avait un trafic du diable dans c'te gare: des Allemands avec des cannes à pêche qu'y z'appellent des Alpes en stoc, et des Angliches qui faisaient semblant de se comprendre, comme quand on fait aux goddems.

Je me sentais tout émoustillé, quand je me dis: « C'est pas le tout, y faut pas être encore à l'affront pour le train. »

— En arrière! en arrière!! criaient les employés.

— Et pourquoi? que je dis.

— C'est l'express-de Berne.

C'était vrai! Il arrivait comme un tonnerre. C'te fois, je connaissais le truc: dès qu'y bouge plus, je m'élance pour camber.

— Cré nom de bleu! que fait un contrôleur, pouvez-vous pas attendre que les voyageurs soient descendus?

— C'est seulement pour passer.

— Oh! alors, y a rien qui presse, on va dépouder le train, y aura même assez de place pour zigzaguer. Ça vous va, hein, le vieux?

En effet, on sépare le convoi en deux, mais, comme je m'élance, voilà qu'on crie: « Laissez donc passer le train de Neuchâtel! »

C'était encore vrai. Encore un qui arrive sur la seconde voie; t'extermines, si j'y arrive pas! Les gens descendaient cette fois de l'autre côté. Je me fais: « Tu vas faire ton Anglais qui débarque, tu grimperas et ça y est! » Pour avoir bonne façon, j'ôte mon tube, j'y passe le coude autour, et je me le revisse sur la tête un peu de côté, comme j'ai vu faire dans le grand monde. Je prends mon élan.... Charrette! je m'écornifle le nez sur une barrière! C'était un train tram. Alors, je m'engageai à quatre par dessous le wagon, quand v'là qui se met à rouler. Je m'étends vite sur le dos, et j'entends des cris d'horreur, tandis que je ferme les yeux. Quand je les rouvre, je ne vois plus rien, mais j'entends qu'on dit comme ça: « Il est fichu, l'animal! »

En effet, je pouvais plus bouger la tête ni ouvrir l'œil, ni la bouche: je commençai à me croire décapité. On me relève. Je me laisse faire.... Tout à coup, on s'esclaffe autour de moi: « Sa tête a disparu dans son tube, mais l'homme n'a rien! » Et je sens qu'on me dévisse mon bugne. C'était que ça: à part le couvercle qui manquait, il était intact, et moi aussi.

Cependant, on me fit les honneurs de me conduire dans le bureau du chef de gare. Mes amis, tielle engueulée! Y m'ont tout dit, sauf bravehomme. Et l'employé du matin, qui me

reconnaissait — y faut qu'y z'aient du flair au milieu de tant de monde pour pas s'y tromper — assurait que c'était un truc de pétroleur pour faire casquer la compagnie.

— Pétroleurs vous-mêmes! que je fais. Tâchez voir d'être poli avec le monde! On a une maison et des vignes, et qu'elles sont franches; et pi de l'argent dans son porte-monnaie: huitante-cinq francs cinquante!

— Eh bien, qu'y me font, c'est vingt francs d'amende.

Y me fallut aligner mes quatre z'écus. Ma fiste! tout ça m'avait altéré, tu peux croire. J'en ai encore soif à l'heure qu'il est.

A ce discours, Lemoëlleux, qui avait bon cœur, invite Pèdze à diner. Ils vont à l'hôtel voisin et, au lieu d'entrer au restaurant, s'installent dans une espèce de salon. Des garçons s'empressent autour d'eux et demandent si ces messieurs sont du comité. Comme nos deux amis sont à la tête d'une société quelconque, ainsi que tout citoyen qui se respecte, ils répondent affirmativement et se font servir un demi-litre de bon nouveau en attendant le potage.

Cependant, peu à peu des messieurs entrent, se saluent et prennent place à la table du milieu; puis, un gros, très myope, arrive; on l'acclame: « Bonjour, président! »

Pèdze et Lemoëlleux, tout à leur bouteille et à leurs histoires, batoillent à tort et à travers.

— Silence! glapit le président, la séance est ouverte! Je donne la parole au rapporteur.

Nos deux amis suspendent par curiosité leur dialogue. Mais quand ils entendent qu'il s'agit de bienfaiteurs quelconques de l'humanité réunis en agape fraternelle, ils veulent reprendre leur conversation. Mais ils sont interrompus par des « silence! » de plus en plus impérieux.

La soupe ne vient pas. Le demi-litre se vide et les orateurs se succèdent, ainsi que les heures, et à chaque mouvement un peu bruyant des deux amis, on les menace de les flanquer par la fenêtre. Ils se tiennent coi.

Après chaque discours éclate un ban fédéral ou cantonal, ou encore un ban de cavalerie ou bien de Villars-le-Grand. Il est six heures du soir. Pèdze ne peut plus avaler sa salive. A 7 heures, le président annonce qu'il va être fait une quête pour une œuvre de charité. Sur ce, il se produit un petit remue-ménage de chaises, la salle se vide comme par enchantement, et le président se trouve seul à sa table.

— Si personne ne demande plus la parole, je déclarerai la séance levée, dit-il.... Bien. La séance est levée.

Comme il va sortir, surgit un garçon: « Monsieur le président, c'est 50 francs pour la location de la salle. »

— Adressez-vous au caissier, répond majestueusement le président.

Lemoëlleux, flairant une scène, s'éclipse.

— C'est peut-être le moment de prendre mon train, se dit Pèdze, et il se dirige vers la gare. O joie! le convoi de St-Maurice est enfin là! Mais, comme notre homme se hisse sur le marchepied, il se sent saisi par les jambes. C'est le personnel de l'hôtel qui l'a pincé et qui le remet au gendarme de la gare. Pèdze hurle et se débat. Des badauds s'attroupent. On dit: « C'est un anarchiste!... Non, un fou! Voyez ses yeux! » Ce qui l'achève, c'est d'entendre des messieurs de tout-à-l'heure, des philanthropes de l'hôtel, s'écrier: « Encore une victime de l'absinthe! »

Alors, dans sa rage, Pèdze se laisse aller à de regrettables manifestations, au détriment du képi du gendarme. Cela lui valut d'être fourré au violon sans autre forme de procès.

Le lendemain, Pèdze fit des excuses et tout

s'expliqua. Mais la Rosalie n'eut pas son biscôme; et le poëlier a si mal remis le fond du haut de forme que Pèdze a des courants d'air et que, chaque fois qu'il va à noce ou aux enterrements, il s'enrhume.

Aussi a-t-il juré qu'il attendrait pour retourner à Lausanne que la gare du chef-lieu soit mieux aménagée.

SCAP.

Quand on est sourd! — Accusé, pourquoi avez-vous hurlé à plusieurs reprises, à l'oreille du plaignant, des invectives telles que « vaudai! melebaugro! »?

— Parce qu'il est sourd comme un pot.

Le cœur d'Annette. — Le médecin: « Oui, oui, mademoiselle Annette, nous allons désormais surveiller de près votre petit cœur. Il a quelque chose qu'il tient de feu votre cher grand-père. »

— Le cœur de grand-papa battait donc aussi fort à l'idée des fiançailles?

Vendanges neuchâteloises.

Il y a trois espèces de Neuchâtelois: les grognons, les bons vivants et ceux qui tiennent entre les deux le juste milieu.

A toute occasion — fête de Société locale, tir fédéral ou festivité de sous-officiers — ces trois tempéraments s'agitent à Neuchâtel; on aiguise sa langue et l'on affine sa plume, on controve dans les tramways, au café Strauss et dans les gazettes, et tout bon Neuchâtelois se croit obligé de mettre dans la discussion son petit grain de sel. Mais, jamais autant qu'aux vendanges, ces trois courants ne se font jour dans notre bonne ville.

Car vous savez qu'à Neuchâtel, petits et grands se masquent pendant la semaine des vendanges, et cette année plus que jamais. Nos bourgeois, même les plus « cossus » — diriez-vous au canton de Vaud — organisent un cortège des vendanges et s'en frottent les mains un mois à l'avance, les bons vivants sont de leur avis. Les grincheux piaillent; ils objectent le repos dominical, la piteuse récolte, la démoralisation grandissante, les baisers que les plus hardis parmi les masques donnent à pleine joue aux fillettes et aux petites pensionnaires qui passent. Il y a du vrai dans leurs jérémiades, certes; mais chassera-t-on de cette pauvre terre la gaité, pour la belle raison que des effrontés la pcussent jusqu'à la licence? Et nos grincheux oublient-ils leur temps de jeunesse — s'ils l'ont eu —? Ils ont ri, chanté et gaudriolé dans les vieilles rues de la ville qu'ils aimaient; et si les belles saisons sont mortes pour eux, empêcheront-ils les jeunes d'en jouir à leur tour? Et pourquoi négligent-ils tout le côté pittoresque et vraiment artistique de nos mascarades? De la mesure, de la mesure!

Les bons vivants déclarés ont leurs torts aussi. La vie n'est pas une partie de plaisir, et les joies les plus belles — ils l'ignorent — ne pétillent pas dans une bonne bouteille de « vieux ». Ils ne feront pas de Neuchâtel une ville de joie.

Les modérés, dont nous sommes, aiment la gaité et vibrent à tout enthousiasme; ils rient avec ceux qui rient et pleurent avec ceux qui pleurent. La mascarade des vendanges les amuse, sans leur faire perdre une goutte de leur sang-froid. Les groupes des Vieux Suisses, les Pierrots, les Arlequins défilent, sautillant et jetant leurs bons rires et leurs saluts: eux les regardent et sourient à leur joie. Mais, les masques poursuivent-ils quelque petite fille pour lui voler un baiser: il savent protester aussitôt. Bons Vaudois et bons Romands du *Conteur*, ne sommes-nous point de ces modérés-là?

En dépit de toutes les criaileries, notre cortège des vendanges a été un succès. Je n'ai pas mission de vous le décrire par le menu: